

VOYAGE AU PAYS DU MONTNOIR

2

CHRISTIANE DUCHESNE

L'ÉNIGME DES TRIANGLES

BORÉAL

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

L'ÉNIGME DES TRIANGLES

DU MÊME AUTEUR

L'Île au piano, Boréal, 2003

L'Homme des silences, Boréal, 1999

Ainsi que plusieurs titres destinés aux enfants dont :

La Bergère de chevaux, Boréal, 2006

Mordus de télé, Boréal, 2006

Jomusch et le trésor de Mathias, Dominique et Cie, 2005

La Nuit des mystères, Les 400 Coups, 2004

Julia et le chien perdu, Boréal, 2004

Mister Po, chasseur, Boréal, 2001

Dans la série « Voyage au pays du Montnoir »

La Ville sans nom

La Dame à la jupe rouge (à paraître)

Christiane Duchesne

Voyage au pays du Montnoir

L'ÉNIGME DES TRIANGLES

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture : François Thisdale

© Les Éditions du Boréal 2007
Dépôt légal : 4^e trimestre 2007
Archives et Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en France : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Duchesne, Christiane, 1949-

L'Énigme des triangles

Tome 2 de la trilogie Voyage au pays du Montnoir.

Suite de : La Ville sans nom

Pour les jeunes de 10 ans et plus.

ISBN 978-2-7646-0546-2

I. Duchesne, Christiane, 1949- . Voyage au pays du Montnoir. II. Titre.

PS8557.U265E54 2007 jC843'.54 C2007-941751-5

PS9557.U265E54 2007

À Raphaël

*Notre tête est ronde pour permettre à la pensée
de changer de direction.*

FRANCIS PICABIA

VENDREDI

1

Pierre Moulin avançait à tâtons entre les deux moitiés de l'énorme rocher. Si encore il avait pu apercevoir une lueur, ou l'arbre !

Rien.

Des ronces lui emprisonnèrent le pied gauche ; il s'en dégagait difficilement. La lumière se faisait de plus en plus rare, il marchait vers une obscurité totale. C'est d'une lampe frontale qu'il aurait eu besoin.

Il tenta d'avancer encore malgré les tiges velues des fougères bien plus hautes que lui, malgré les épines des ronces qui lui griffaient la peau. Le couteau offert par Julius ne lui servait à rien.

Soudain, il perçut une résistance, comme si les plantes l'empêchaient délibérément de passer. Il tenta de les écarter, ce fut peine perdue.

C'est là que, tout à coup, il le sentit... Non pas lisse et froid sous ses mains tendues, comme l'aurait été une paroi de verre, non pas rugueux comme une paroi de pierre, mais plutôt comme *un mur d'impossibilité*. Ce furent les seuls mots qui lui vinrent à l'esprit.

Un mur d'impossibilité.

Pierre ne pouvait plus avancer, le passage était bloqué. Une force. Une barrière invisible.

Il eut beau frapper de toutes ses forces, donner de furieux coups de pied, pousser, rien n'y fit. Le *mur* ne bougeait pas. Pendant une demi-heure, il s'écorcha les mains sur les flancs de la pierre, cherchant une fissure, un espace entre ce *mur* et les parois. Il eut beau s'acharner, rien n'y fit.

La rage au cœur, Pierre Moulin n'eut d'autre recours que de rebrousser chemin.



— Patron ! hurla Simon le gros.

Son maître gisait sur le sol, les yeux grands ouverts. Sans réfléchir, Simon prit ses jambes à son cou et dévala l'escalier. Au moment où il allait gagner la rue, il s'arrêta pile, la main sur le bec-de-cane.

Morbanville était peut-être encore vivant !

Il remonta à la chambre, tremblant comme une feuille. Surtout, ne pas regarder l'œil blanc, ce gouffre de laideur qui lui soulevait l'estomac. Grâce au ciel, le Prince avait fermé les yeux.

— Patron, patron, cria-t-il d'une voix aiguë, êtes-vous mort ?

— Pas encore, Simon, pas encore, murmura Morbanville d'une voix d'outre-tombe.

Le gros homme tremblait de la tête aux pieds.

— Simon, c'est la fin... Laissez-moi mourir en paix.

— Mais non, mais non, patron, dit l'autre d'une voix qu'il voulait joyeuse. Vous avez juste l'air un peu plus mort que les autres fois !

De peine et de misère, il parvint à hisser le vieux Prince sur son lit et s'empessa de rajuster son voile.

— Vos gouttes...

— Au diable les gouttes. Je vais mourir, Simon. Je le sais, je le sens.

— Taisez-vous. Je vous donne double dose et vous serez remis dans une petite heure. Je vous conseille toutefois d'oublier votre visite chez monsieur le grand Magistère.

Morbanville était d'une pâleur cadavérique. Simon lui fit avaler ses gouttes et s'assit à son chevet.

— C'est vous qui irez le voir, murmura le Prince.

Simon sursauta.

— Moi ? Chez le grand Magistère ?

— Vous irez chez Julius, souffla le Prince à l'oreille de Simon. Vous irez chez Julius et lui demanderez si le garçon n'aimerait pas venir visiter le château.

— Mais je vous ai dit qu'il était parti !

— En avez-vous la preuve ? Vous irez chez Julius et vous inviterez le garçon. S'il est parti pour de bon, Julius sera bien forcé de nous le dire.

— Vous êtes fou, patron ! Oh, pardon. Je veux dire que... Le château ! Il est vide !

— Il reste les fresques. Il n'a jamais vu ça, des fresques, le garçon.

— Cessez donc de l'appeler le garçon. Il a un nom, il s'appelle Pierre Moulin et vous le savez. Remarquez que c'est un drôle de nom, imaginez que vous vous appeliez monsieur Cas-serole...

— Je veux que Julius et le petit viennent voir les fresques du château, répéta le vieux Prince.

— Mais il faudra faire le ménage pendant des mois ! Vous n'y avez pas mis les pieds depuis quarante ans !

— Laissez tomber le ménage, Simon. Il le verra en l'état, le château. Une ruine, une noble ruine, avec de magnifiques fresques.

— Elles ont dû s'effondrer depuis longtemps. J'irai vérifier.

Morbanville respirait mieux, les gouttes faisaient effet. « La mort, soupira le gros Simon, ce sera pour la prochaine fois ! »

— Vous ne vérifierez rien. Faites ce que je vous dis. Allez chez Julius. C'est tout. Une invitation.

— Soit, mais j'ai bien peur que ce soit inutile...

Morbanville leva la main.

— Vas-tu te taire, asticot ! Tais-toi et sors !

Simon rentra la tête dans les épaules. Lorsque le Prince le tutoyait, les choses tournaient toujours mal.

— Je vais vous laisser seul ? osa-t-il demander.

— Si j'ai à mourir, je mourrai bien sans toi.

— Vous avez l'air mieux, patron. Je me trompe ?

— Tu as raison, Simon. Je me sens mieux. La mort passe sa vie à mentir. Elle vient de le faire une fois de plus, la gueuse !

Simon se leva sans bruit, sortit sur la pointe des pieds et prit le chemin de chez Julius.



Le retour fut encore plus pénible que l'aller. Pierre devait sans cesse se protéger les yeux, les ronces lui fouettaient le visage.

Alors qu'il luttait encore contre les dernières tiges, il sentit se faire en lui une étrange coupure, comme si une moitié de son être tendait à rentrer le plus vite possible à la maison, tandis que l'autre moitié ne voulait pas vraiment quitter le pays du Montnoir.

Le soleil commençait à baisser lorsqu'il émergea enfin d'entre les deux moitiés de la pierre, dans la paix de la fin d'après-midi. Au-dessus des arbres, le ciel virait au rose. Une grive tout près, le bruissement du vent dans le feuillage et, au loin, la mer étincelante, on aurait dit du mercure.

Julius et Bérangère n'étaient plus là.

Pierre se retourna, leva la tête et observa l'immense pierre, haute comme un gratte-ciel !

Chez lui, de son côté du monde, la pierre fendue mesurait cinq ou six mètres, pas plus. *De son côté du monde...* Là où l'attendaient son père, sa mère et le petit Bibi.

Un pays de poche, voilà où il se retrouvait encore une fois ! Il était revenu dans le minuscule pays de Julius, du mauvais côté de *sa* pierre fendue.

Trop de sentiments s'agitaient en lui, colère, fureur et déception, mais aussi une sorte de plaisir discret, tapi au fond de son cœur : il allait revoir Bérangère.

Il était revenu à son point de départ sans savoir combien de temps s'était véritablement écoulé, si la Fracture du Temps jouait pour ou contre lui. Lorsque l'on s'attardait trop longtemps entre les deux parois de la pierre, on pouvait peut-être mêler les cartes et l'éliminer, ce fameux phénomène.

Le vertige s'empara de lui. Il ferma les yeux un long moment.

Après avoir inspiré à fond pour se nettoyer l'âme, il prit le chemin de la ville. Il était presque cinq heures lorsqu'il s'était aventuré dans le ventre de la pierre, et la lumière lui disait qu'il ne devait pas être beaucoup plus tard, puisque presque rien n'avait changé. Une demi-heure plus tard, du même jour ?



Les phrases de Julius s'obstinaient à résonner dans la tête de Bérangère.

— Garde tout cela pour toi, Bérangère, avait doucement murmuré le grand Magistère avant de la quitter, à proximité du campement.

— Oui, monsieur le grand Magistère, avait-elle répondu sagement.

— Je ne te demande pas d'oublier, seulement de ne jamais dire un mot de ce qui vient de se passer. Ne dis rien, ne parle à personne de ce que tu as vu, Bérangère. Tu n'es jamais allée à la Grande Pierre. Tu n'y es jamais allée. Jamais.

Bérangère avait hoché la tête.

— Nous partageons un secret, ma petite Canet, un secret qui pourrait un jour devenir trop lourd. Si tu avais envie d'en parler, si tu ne pouvais plus en supporter le poids, n'hésite pas, viens me voir. Moi, et seulement moi !

— Oui, monsieur le grand Magistère.

— Et puis, cesse donc de m'appeler monsieur le grand Magistère ! Julius, c'est bien suffisant.

La disparition de Pierre, ce secret à ne jamais livrer... Impossible pour Bérangère d'empêcher les images de percuter sans relâche les parois de sa boîte crânienne. Elles tapaient, ces images, tapaient fort, tapaient dru, se superposaient sans cesse les unes aux autres, en ordre ou en désordre.

Elle le voyait encore, armé du couteau que lui avait donné Julius juste avant qu'il s'aventure entre les deux blocs de granit.

Pierre l'avait embrassée avant de disparaître, sur une joue, puis sur l'autre, en prenant le temps d'appuyer ses lèvres comme pour les imprimer dans la peau de Bérangère, qui évoquait celle des pêches mûres. Ce n'était pas un effet du hasard si les lèvres de Pierre Moulin avaient légèrement glissé sur les siennes en passant d'une joue à l'autre.

Ensuite, Pierre Moulin avait foncé droit devant lui. La Grande Pierre l'avait avalé.

Bérangère n'avait pas pleuré. Elle ne pleurait plus depuis la mort de ses parents. Vidée de ses larmes pour toujours. Elle avait épuisé sa réserve.

Elle était rentrée au campement de Marin-le-long la tête haute, sans regarder personne.

Matricule racontait aux petits une histoire à faire peur. Marin préparait le feu. Il la salua de loin ; elle répondit avec un sourire forcé.

Bérangère n'avait pas envie de parler. Elle monta dans sa cabane. Que savait-elle du monde de Pierre Moulin ? Elle aurait dû interroger Julius.

Furieuse contre elle-même et triste à mourir, elle ne souhaitait qu'une chose : revoir au plus vite le grand Magistère.

Pierre Moulin était rentré chez lui, c'est ce que Julius lui avait répété sur le chemin du retour, il ne fallait pas s'en faire, il était rentré chez ses parents ; et c'était bien ainsi.

Mais ce « chez lui », c'était où, c'était quoi ? Les lieux étranges dont parlaient les légendes de Matricule, ces peuples qu'il appelait les Courons ? D'autres univers que le leur existaient puisque Pierre venait de l'un d'eux et ça, elle avait toujours refusé d'y croire. Elle s'y refusait encore.

Frissonnant de terreur plutôt que de froid, Bérangère Canet s'étendit sur le dos en espérant que personne ne viendrait lui demander comment s'était passée sa promenade en forêt.



Lorsque Mathias demanda à son père si Pierre allait rentrer bientôt, Julius ne sut que répondre. Il avait pourtant préparé

son explication, mais il n'osa ouvrir la bouche. Il se mit à bafouiller, à hésiter tellement que Mathias s'en inquiéta.

— Ça va, Julius ?

Julius hocha la tête. Il lui aurait été facile de dire que, la mission des parents de Pierre étant achevée, il était allé le conduire chez eux, tout simplement.

Quelque chose retenait Julius. Encore tout secoué, il revoyait Pierre se tourner vers lui une dernière fois, puis se faufiler entre les deux immenses rochers, son couteau à la main.

Bérangère n'avait pas pleuré, ils avaient mangé un peu, beaucoup parlé et ils étaient rentrés, elle au campement de Marin-le-long et lui, en ville, chez lui, dans sa maison qui lui avait paru bien vide malgré la présence de son fils.

— Et Pierre ? Tu ne m'as pas répondu, dit encore Mathias.

— Il rentrera plus tard, fit Julius, la voix éteinte.

Pourquoi un tel mensonge ? Le grand Magistère ne se l'expliquait pas.



Lorsque Pierre parvint à l'entrée de la ville, le soleil venait de disparaître derrière les montagnes. De loin, il aperçut d'abord l'Ange qui courait à toutes jambes dans la rue du Lavoir comme s'il fuyait le diable, puis il vit la vieille Romaine lui faire un grand signe joyeux de la main.

Arrivé sur la place devant la maison de Julius, il hésita avant de frapper. Julius allait sursauter d'une façon ou d'une autre : il valait mieux entrer comme si de rien n'était.

Il poussa doucement la porte.

— Je pensais que tu rentrerais plus tard que ça ! s'exclama Mathias, tout occupé à préparer une salade.

Lorsqu'il se retourna vers Pierre, il s'exclama :

— Tu t'es battu ?

— Non, balbutia Pierre, tentant de trouver rapidement une explication aux écorchures et aux blessures qui lacéraient sa figure, ses bras et ses jambes. Je suis tombé dans des ronces.

— Les ronces ! Ce sont elles qui ont raccourci ton pantalon ? Et arraché tes manches ? Où as-tu mis tes manches ? Pierre, tu es bien sûr que ce sont les ronces ? On dirait plutôt que tu t'es battu avec un sanglier ! ajouta Mathias en riant.

Pierre n'avait pas pensé une seconde à justifier son apparence. Des vêtements comme les siens — short et t-shirt —, personne n'en portait ici. Il devait sans tarder aller enfiler ceux que Julius lui avait procurés à son arrivée. Les gens qu'il avait croisés, même de loin, devaient se demander d'où il sortait, accoutré de la sorte.

— Julius est là ?

— Devine où il est ! fit Mathias, moqueur.

De son bureau, le grand Magistère venait de l'entendre. C'était lui, Pierre était revenu !

Son cœur se mit à battre à grands coups désordonnés.

— Bonsoir, petit, murmura Julius, sur le seuil de la grande pièce.

Un curieux sourire tremblait sur ses lèvres.

Il ouvrit les bras et, même s'il dépassait Julius de presque une tête, Pierre vint s'y jeter comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des mois.

— Ça n'a pas marché, chuchota Pierre.

Julius le prit par la main et le fit entrer dans le bureau.

— Viens t'asseoir, raconte-moi, murmura Julius en approchant un tabouret.

— Je ne sais pas comment vous expliquer. Ça ne passe pas, on dirait qu'il y a un mur. Sauf qu'il n'y en a pas ! On ne peut

pas vraiment le toucher, le mur. Seulement, on sait qu'on ne peut aller plus loin. Je ne pouvais plus avancer, comme si quelque chose... Je ne sais pas, Julius, c'est tellement bizarre. Il doit pourtant y avoir une façon...

— Comme un mur, dis-tu, mais sans mur ? insista Julius à voix basse.

— C'est difficile à dire, mais c'est un peu ça, chuchota Pierre.

— Qu'est-ce que vous complotez encore tous les deux ? demanda Mathias du fond de la grande pièce.

Mathias ne devait surtout pas entendre.

— Tu manges avec nous ? demanda encore Mathias.

— Oui, oui. Mais avant, je prends un bain ! lança Pierre.

Julius n'avait pas osé fermer la porte, ils auraient eu l'air de conspirateurs ; il fit signe à Pierre de parler encore plus bas.

— C'était comme si une force m'empêchait d'avancer, en plus des troncs, des ronces et des fougères géantes ! Je tombais tout le temps. Je me suis pris les pieds dans des racines...

Pierre lui tendit le couteau qui, finalement, n'avait pas été d'une grande utilité.

— Garde-le, petit, ça peut toujours servir.

— Il est trop tard pour avertir Bérangère, souffla Pierre à l'oreille de Julius.

— Écris-lui vite et va porter ta lettre chez Zénon, ou dans la boîte de la Grand-Place si ça te gêne, ajouta-t-il avec un clin d'œil. Elle l'aura demain dans la matinée.

— Elle va s'en faire toute la nuit pour rien. Nous ne lui avons rien expliqué, Julius, vous rendez-vous compte ?

— Qu'aurais-tu voulu qu'on lui explique ? Tu t'en allais soit dans le connu, soit dans l'inconnu.

— Oui, mais...

— Cesse de t'en faire, petit. Ce qui compte, c'est que tu

CHRISTIANE DUCHESNE

L'ÉNIGME DES TRIANGLES

Alors qu'il s'apprête à traverser la pierre fendue pour la deuxième fois, Pierre Moulin croit pouvoir rentrer chez lui. Il a quand même un pincement au cœur pour ceux qu'il laisse derrière : Julius, qui devra mentir à ses propres fils et à toute la population du Montnoir pour expliquer le départ de Pierre. Bérangère, qui ne peut s'empêcher de rêver à ce garçon à qui elle s'est trop vite attachée. Pourra-t-elle garder le secret de l'existence de cet autre monde où il est retourné ?

Après *La Ville sans nom*, dans ce deuxième volet de la grande trilogie du « Voyage au pays du Montnoir », nous retrouvons tous les êtres fascinants qui peuplent le premier. Nous retrouvons surtout Christiane Duchesne qui, telle une magicienne, s'amuse à nous ensorceler avec les tours et les détours de son récit. Irrésistible !

« Une fabuleuse épopée serpentant les sentiers de la connaissance. Un univers passionnant où les lois et les règles sont joliment déformées. »

Jade Bérubé, La Presse

Christiane Duchesne écrit pour les jeunes (La Bergère de chevaux) et pour les adultes (L'Homme des silences, Prix Ringuet, Prix France/Québec Philippe Rossillon). Elle a remporté trois fois le Prix du Gouverneur général.

DANS LA MÊME SÉRIE :

